



The Ride

de Stéphanie Gillard
avec Jesse James White, Manaja Unjinca Hill, A.J. Agard ...
VOST - 1h27

Jeudi 31 mai 2018 18h30

Dimanche 3 juin 19h

lundi 4 juin 14h

Telerama.fr

Dans “The Ride”, remarquable documentaire, la réalisatrice française suit la trace de dizaines de cavaliers sioux à travers le Dakota du Sud. Rencontre avec Stéphanie Gillard.

Après trois documentaires pour la télévision, la Française Stéphanie Gillard a suivi, pour son premier long métrage, *The Ride*, des dizaines de cavaliers Sioux Lakotas lors d'une chevauchée annuelle. Chaque hiver depuis 1986, quinze jours durant, ils parcourent 450 kilomètres à travers le Dakota du Sud, pour commémorer le massacre de leurs ancêtres à Wounded Knee par le 7^e régiment de cavalerie – plus de trois cents morts, en décembre 1890. Rencontre avec la réalisatrice.

Pourquoi ce documentaire ?

C'est une longue histoire [rires]. Ma sœur vit aux Etats-Unis, elle a la citoyenneté américaine, donc je me rends souvent là-bas. Il y a dix-huit ans, lors d'un voyage, nous étions allées dans les réserves navajos de l'Utah. C'était ma première rencontre avec les Amérindiens. Nous avons fait une balade à cheval, qui m'avait beaucoup marquée.

Puis j'ai découvert Jim Harrison : j'ai adoré, j'ai lu tout ce qu'il avait écrit, j'ai même pensé faire un film sur lui. Ce qui m'intéresse, dans son œuvre, ce sont les personnages qui ont des origines indiennes et européennes, qui ne savent pas trop où se situer et voyagent à travers les Etats-Unis à la recherche des traces du péché originel de l'Amérique : le génocide des Indiens.

C'est comme ça que je suis tombée sur le livre de photographies de Guy Le Querrec, *Sur la piste de Big Foot* (éd. Textuel, 2000), dont Harrison avait signé la préface. Quand j'ai vu les images de la chevauchée, ç'a été une révélation. J'ai voulu savoir si elle existait toujours.

Comment avez-vous pris contact avec les participants ?

J'ai trouvé des articles, puis j'ai essayé de contacter les journalistes, sans succès. Finalement, j'ai cherché sur Facebook : les « riders » venaient de créer un groupe. Il y avait quatre numéros de téléphone, j'en ai appelé un au hasard. Une dame m'a répondu : « *Si vous voulez venir, ça commence le 14 décembre au gymnase bleu de McLaughlin, dans la réserve de Standing Rock, à 19 heures.* » C'était en 2009.

A l'époque, vous aviez déjà envie de tourner le film ?

Oui, mais je me demandais si c'était possible et si ça en valait la peine. J'ai beaucoup douté. D'abord, parce que je ne me sentais pas forcément légitime : c'était une fois de plus un Blanc qui faisait un film sur les Amérindiens. Ensuite, parce qu'il fallait leur accord. Enfin, parce que je n'étais pas sûre que ce soit si intéressant.

Comme vous avez pu le remarquer, il ne se passe presque rien dans *The Ride*. C'est pour cette raison que le film a mis si longtemps à sortir : personne n'en voulait. Mais en fait, si, il se passe quelque chose.

Comment vous êtes-vous intégrée parmi eux ?

Au total, j'ai fait cinq voyages dans le Dakota du Sud avant de tourner *The Ride* [...]. Ils passaient leur temps à me dire : « *Non, tu ne sais pas, tu ne comprends pas.* » Il faudrait avoir enduré la même chose qu'eux pour véritablement comprendre. Parfois, je me sens presque coupable : ce serait plutôt à eux de faire le film.

Le premier séjour, en 2009, s'est plutôt bien déroulé : ils m'appelaient « Frenchie », ils disaient que je faisais partie de la famille. Sauf que, après la cérémonie à Wounded Knee, ils sont partis directement, sans se dire au revoir, parce qu'il leur faut parfois six heures de route pour rentrer, avec un blizzard qui menace. Du coup, je me suis retrouvée toute seule au bord de la route avec mon sac de voyage, et là, j'ai explosé de rire. En mars l'année suivante, comme j'étais à un festival à Los Angeles, j'ai fait un détour par le Dakota. Pour leur montrer mes photos, parfois en sonnant aux portes. Ce n'était pas pour les séduire, ça me semblait normal. Les gens disent toujours qu'ils vont revenir et ne le font jamais. Les photographes ne leur montrent jamais leurs clichés.

Quel était leur rapport à la caméra ?

Si j'avais apporté une caméra directement, comme l'un de mes producteurs de l'époque me l'avait suggéré, ils ne m'auraient jamais acceptée. J'ai essayé de respecter au maximum les choix des participants. Evidemment, les principaux protagonistes étaient d'accord pour être filmés. D'autres, en revanche, m'ont dit de rentrer chez moi. Mais je ne leur en voulais même pas : je me disais qu'ils avaient raison [rires]. J'avais aussi un personnage féminin, Carla, notre chauffeur. Elle connaissait bien le coin, savait conduire sur la glace et nous a permis de faire ces magnifiques travellings à côté des chevaux. Mais au bout de trois jours, elle n'a plus voulu être dans le film pour des raisons de superstition, par crainte que la caméra vole son âme.

Les documentaires sur les Amérindiens nous montrent généralement la misère sociale dans les réserves.

En général, on voit soit le romantisme et le folklore, dans les westerns, soit le mal-être dans les réserves (alcool, drogue, chômage, suicide), dans les documentaires. Je ne voulais pas montrer ça. Ce qui m'intéressait, c'est cette faculté de se servir de la chevauchée pour se construire et non pour s'autoflageller. C'est une leçon d'humilité, de courage, de résilience, d'intelligence, de joie de vivre.

Une sorte d'école de vie ? Oui, c'est avant tout un parcours spirituel : les Lakotas prennent le chemin des ancêtres et croisent leurs esprits. Je suis hyper cartésienne mais, là-bas, je ne l'étais plus du tout. Dans le film, j'ai essayé de retranscrire cette présence surnaturelle par des « *flares* » [illusions d'optique, comme des halos, générés par l'objectif d'une caméra, ndlr].

Je suis allée dans une cérémonie, dans le noir total, avec des petites lumières qui volaient : on m'a dit que c'étaient les esprits. Il était interdit de filmer mais, de toute façon, ça ne m'intéressait pas, ça aurait amené quelque chose de folklorique. Mon but, c'était de combattre tous les a priori sur eux. Ils écoutent de la musique country, pas de la flûte de pan. Ils sont beaucoup plus complexes que l'on croit. Ils sont aussi très Américains. Et ils en ont conscience.

Comment se comporte la société à leur égard ? Le racisme qu'ils endurent est inimaginable. Ce ne sont pas seulement les insultes dans la rue, ce qui arrive tout le temps. Ce sont aussi les difficultés d'accès aux prêts, l'impossibilité de monter son commerce. Ils sont en bas de l'échelle sociale. Quand il y a eu la tuerie de Las Vegas [près de soixante morts, le 1er octobre 2017, ndlr], tous les médias se sont accordés pour dire que c'était le plus grand massacre de masse de l'Histoire des Etats-unis : c'est faux, c'est celui de Wounded Knee, perpétré par l'armée.

Il y a une scène, très belle, où un groupe de jeunes regarde [Little Big Man](#) (Arthur Penn, 1970) à l'arrière d'une voiture. On entend juste le son du film, on ne voit pas l'image. Comment y avez-vous pensé ? La scène n'était pas préméditée. C'était un hasard : nous avions loué un super 4 x 4 avec un lecteur DVD et un petit écran à l'arrière. Durant le jour de repos, les gamins sont venus avec *Little Big Man*. Au moment de la bataille de Little Big Horn, j'ai monté le volume et j'ai fait signe à mon chef opérateur de tourner. Le son du passé revenait dans le présent. Je ne voulais pas montrer les images du film d'Arthur Penn, seulement le regard des ados. Je voulais être au plus près de leur point de vue, de la manière dont ils vivent les choses. Epouser leur regard.

Prochaines séances : Cas de conscience de Wahid Jalilvand jeudi 31 mai 21h	Court métrage : Totems de Paul Jadoul - 9'11 - Animation Un bûcheron travaille dans la forêt quand un arbre s'écrase sur lui et l'immobilise. La détresse réveille alors l'animal caché en lui.
--	---